Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

62 | 2021
Ancêtres

Christophe GRANGER, *Joseph Kabris, ou les possibilités d'une vie, 1780-1822*

Sylvain Venayre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/7613>

DOI : 10.4000/rh19.7613

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2021

Pagination : 253-256

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Sylvain Venayre, « Christophe GRANGER, *Joseph Kabris, ou les possibilités d'une vie, 1780-1822* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 62 | 2021, mis en ligne le 17 août 2021, consulté le 26 août 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/7613> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.7613>

Ce document a été généré automatiquement le 26 août 2021.

Tous droits réservés

Christophe GRANGER, *Joseph Kabris, ou les possibilités d'une vie, 1780-1822*

Sylvain Venayre

RÉFÉRENCE

Christophe GRANGER, *Joseph Kabris, ou les possibilités d'une vie, 1780-1822*, Paris, Anamosa, 2020, 512 p., 26 €.

- 1 On entre avec un respect mêlé de prudence dans le dernier livre de Christophe Granger. Ici, tout intimide. Et je ne parle pas seulement de la gloire attachée au prix Femina Essai, que l'auteur s'est vu décerner après Michelle Perrot (*Histoires de chambres*, 2009), Laure Murat (*L'Homme qui se prenait pour Napoléon*, 2011), Paul Veyne (*Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas*, 2014) et Emmanuelle Loyer (*Claude Lévi-Strauss*, 2015).
- 2 Il y a d'abord l'objet, caractéristique de la production des jeunes éditions Anamosa. Depuis 2016, celles-ci se signalent par le soin apporté à la façon de leurs livres, avec leurs larges rabats droits susceptibles d'enserrer toutes les pages du volume et aussi la richesse de leurs illustrations – plus d'une quarantaine, ici. Elles enthousiasment par leur volonté d'exhiber l'appareil critique du chercheur, depuis les volumineuses annexes, qui énumèrent la longue liste des sources et de la bibliographie utilisées par Christophe Granger, jusqu'au triple index (noms, lieux, notions) en passant par l'exubérance des notes de bas de page, lesquelles occupent volontiers une place égale au texte lui-même, débordent parfois sur la page suivante, offrant au lecteur une vue imprenable sur la fabrique du récit et sur les débats savants que l'auteur entend résumer et, bien souvent, trancher. Cette foi dans ce que Marc Bloch appelait la « morale de l'intelligence » est revigorante. Elle demande aussi aux lecteurs d'être à la hauteur de l'enjeu. (Tâchons d'ailleurs de l'être : en termes de connaissance et d'intelligibilité, toutes ces illustrations, qui font le si beau livre, sont-elles bien utiles à la compréhension d'un texte qui ne les commente jamais ?)

- 3 Il y a ensuite le sujet : ce Joseph Kabris dont plus grand monde ne se souvient. Il est né à Bordeaux en 1780. Engagé à 15 ans sur un baleinier anglais, il s'en est échappé pour s'installer en 1798 sur une des Îles Marquises, Nuku Hiva. En 1804, devenu un guerrier bien inséré dans la société insulaire, marié, père de famille et considérablement tatoué, il est embarqué sur un navire de l'expédition commandée par le capitaine Krusenstern – la première expédition russe à faire le tour du monde. Arrivé au Kamtchatka, il finit par gagner Moscou puis Saint-Petersbourg, où il est présenté au tsar Alexandre, avant de devenir professeur de natation à Cronstadt, au corps des cadets de la marine. En 1817, il rentre en France où, après avoir été présenté au roi Louis XVIII, il entame une carrière d'attraction dans des foires de moins en moins prestigieuses. Il meurt à l'occasion de celle de Valenciennes en 1822, définitivement déclassé, après avoir une fois de plus exposé au public ses tatouages et sa vie. Voilà bien le genre d'homme dont, à la fin du XIX^e siècle, on aurait fait un « aventurier ». Du reste, c'est ainsi que le définit Pierre Larousse dans son *Grand Dictionnaire*. Pour raconter Kabris au plus près de ce qu'il a vécu, il faut donc d'abord se déprendre de ce que l'imaginaire de l'aventure peut faire à un tel récit de vie.
- 4 Il y a aussi l'auteur. Christophe Granger est un historien remarquablement inventif, dont l'œuvre, à la croisée de l'histoire sociale et de l'histoire des sensibilités, a longtemps peiné à être reconnue par ses pairs. Consacrée à l'histoire des corps d'été au XX^e siècle, sa thèse a été tardivement soutenue, ce qui a conduit son auteur à faire une très longue expérience de cette précarité des chercheurs, que l'impitoyable politique de l'enseignement supérieur et de la recherche tend à organiser depuis une vingtaine d'années. De cette expérience, il a tiré un petit livre nerveux et informé : *La Destruction de l'université française* (2015). Joseph Kabris lui doit plus qu'on pourrait le croire. En réfléchissant à la manière de raconter une vie si singulière et si heurtée, Christophe Granger s'oppose en effet à cette « idéologie désormais bien instituée, peu importe qu'on la dise utilitariste ou néolibérale, suivant laquelle la vie d'un individu est ce que cet individu sait en faire, suivant laquelle, autrement dit, elle est avant tout le produit de ses choix, de ses efforts et de ses intentions » (p. 438). Pour autant, Kabris n'est pas Granger (et on appréciera à ce sujet, p. 443, la référence aussi critique que discrète à cette autre biographie remarquée, *Laetitia* d'Ivan Jablonka : « Jamais je ne dirais : "Kabris, c'est moi". Ce serait me donner le beau rôle. »).
- 5 Car il y a – enfin et surtout – le projet. Si Granger ne veut pas être Kabris, il a longtemps cheminé avec lui. Christophe Granger a rencontré Joseph Kabris au cours d'une enquête « avortée » (p. 13) sur l'histoire du tatouage – enquête dont ne demeure aujourd'hui que l'entrée « tatouage » de *l'Histoire du monde au XIX^e siècle* (Fayard, 2017). Pendant une quinzaine d'années, il a rassemblé le matériel susceptible de raconter une vie aussi éparpillée : des sources variées, bien sûr, en plusieurs langues – mais plus encore tout ce que les sciences sociales ont produit, depuis des décennies, sur les méthodes permettant d'analyser une vie (vieille histoire, comme on sait, que l'on peut faire remonter à un célèbre article de François Simiand, en 1903, dans la *Revue de synthèse historique*).
- 6 C'est ici, bien sûr, qu'on est le plus intimidé. Les références mobilisées par Christophe Granger sont très nombreuses et, pour l'essentiel, elles ne concernent pas les études historiques mais l'anthropologie, l'ethnologie et, surtout, la sociologie – l'auteur répétant à plusieurs reprises sa volonté de produire une « biographie sociologique ». Un tel projet s'est adossé à trois refus fondamentaux : le refus de donner le premier

rôle aux intentions et aux sentiments de Kabris, tout d'abord ; le refus d'expliquer ses actions avec les outils de la psychanalyse, ensuite ; le refus d'écrire un récit de vie, enfin, Christophe Granger se rendant au contraire visible à chaque instant de l'enquête pour mieux montrer son travail d'interprétation (et focalisant sur les seuls moments de l'existence de Kabris suffisamment documentés par les sources).

- 7 Chaque fois, l'historien tente d'exposer l'ensemble des possibilités qui s'offraient à Kabris et la liste des compétences que celui-ci pouvait mobiliser pour se faire une place dans des sociétés aussi différentes que celles de Nuku Hiva, Saint-Pétersbourg et Paris. Pour comprendre son insertion aux Marquises, il faut ainsi tenir compte des habitudes prises dans l'archipel, depuis une trentaine d'années, lors des rencontres avec les navires européens (Kabris n'est d'ailleurs pas le seul étranger à y vivre) et de l'état de guerre dans lequel se trouvait alors Nuku Hiva – situations qui vont permettre à Kabris d'ajuster ses capacités physiques à la demande locale de guerriers (d'autant plus que Kabris possède une arme à feu). De même, à Saint-Pétersbourg, l'émergence de la gymnastique et la réorganisation récente de la marine russe permettent-elles à un individu aussi marginal que Kabris de trouver une place de professeur de natation qui lui aurait sûrement été refusée, malgré ses capacités de nageur apprises aux Marquises, quelques années plus tard, lorsque les maîtres-mots de l'école des cadets russes seront devenus la discipline et l'uniformité.
- 8 C'est peut-être lors du retour de Kabris en France que fonctionne le mieux la méthode de Christophe Granger. L'historien montre bien, sources à l'appui, comment Kabris est alors parvenu à ajuster ses nouvelles compétences (son corps tatoué et le récit qu'il pouvait produire de sa propre vie) aux différentes attentes de la société. À l'élite parisienne, il donne ce que ses membres, passionnés de grands voyages et d'exploration du monde, veulent entendre : des détails sur les mœurs des indigènes du Grand Océan. Au public populaire des foires, il centre au contraire son récit sur son amour avec la fille d'un roi – et sur la fin tragique de cette idylle exotique, lorsqu'il fut enlevé (puisque c'est alors sa version) par l'équipage russe de Krusenstern.
- 9 On comprend le travail de Christophe Granger : saisir, au plus près des pratiques et des discours, les logiques sociales qui permettent à Kabris de s'« ajuster » (un mot très souvent employé dans le livre) aux différentes attentes des groupes auxquels il a été mêlé. Chaque fois, plusieurs possibilités se présentaient à lui – et c'est en ce sens qu'il faut comprendre le sous-titre *Les possibilités d'une vie*. L'historien s'efforce d'analyser ces possibilités, qui sont le produit, à un moment donné, des attentes sociales et des compétences susceptibles d'être mobilisées par l'individu Kabris – dont la liberté est finalement définie par les choix qu'il pouvait opérer, au sein d'un nombre réduit de possibilités.
- 10 En dépit de son titre, *Joseph Kabris* n'est donc pas un essai d'« histoire des possibles », au sens où l'entendent Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, dont l'ouvrage sur le sujet n'est d'ailleurs pas mentionné. Biographe sociologue, Christophe Granger le présente plutôt comme un effort pour entrer dans la « boîte noire de l'habitus » (p. 441) afin de produire une biographie telle que Pierre Bourdieu aurait pu l'approuver. On se souvient que dans son article sur « l'illusion biographique » (1986), Bourdieu utilisait la métaphore du voyage pour exprimer la nécessité de déterminer d'abord le champ où se situe une trajectoire individuelle – « Qui songerait à évoquer un voyage sans avoir une idée du paysage dans lequel il s'accomplit ? » Au fond, c'est de

cette métaphore, particulièrement adaptée à la vie de Kabris, que Christophe Granger tire la méthode de son livre.

- 11 On pourra regretter que, tout à son affaire sociologique, Christophe Granger se soit abstenu de discuter sérieusement les tentatives de certains historiens pour éviter les pièges de la biographie – depuis le Pinagot d'Alain Corbin (dont les hommages expédiés en deux notes de bas de page ne rendent pas justice à une méthode qui ne se réduit ni à « l'humanisme », ni à « l'assemblage ») jusqu'au Vidal de Philippe Artières et Dominique Kalifa (non cité alors même que, contrairement à Pinagot, Vidal partage avec Kabris la particularité d'avoir engendré une très grande masse de discours, dans des genres très divers). Reste que le biographe sociologue a réussi son pari en transformant le destin d'un individu qu'on présentait comme un « homme extraordinaire » en une trajectoire certes originale, mais que l'étude fine des mécanismes sociaux parvient à expliquer.